



Douglas Kennedy dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



J'adore Bruxelles, j'ai passé beaucoup de temps ici !

DOUGLAS KENNEDY : Bonjour ça va ?

JÉRÔME COLIN : Oui... Dites- moi ...

DOUGLAS KENNEDY : Gare du Midi svp.

JÉRÔME COLIN : Gare du Midi ... un homme sur le départ ...

DOUGLAS KENNEDY : Tout à fait... toujours sur le départ. Je bouge tout le temps. C'est un aspect de ma vie je suis ici et là. Maintenant là c'est la gare du Midi ...

JÉRÔME COLIN : Vous bouger ou vous fuyez ?

DOUGLAS KENNEDY : Oh « fuyer » ça c'est la légion étrangère par exemple ... Non. Bouger ça c'est différent, c'est comme Homère et « Odysseus », oui, on voyage et on revient. Ça c'est la différence. Mais en même temps, j'ai une idée au sujet de la vie : tout est plus supportable avec un billet aller-retour. Ça c'est la vérité, philosophiquement voilà ... Mais j'adore Bruxelles, j'ai passé beaucoup de temps ici...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

DOUGLAS KENNEDY : J'ai une ex- petite amie qui vit ici et franchement j'ai mes endroits préférés dans la ville ... la Cinémathèque qui est superbe, eh... parce que je suis un grand amateur de la musique classique aussi, le Palais des Beaux- Arts ... il y a un club de Jazz à Ixelles qui s'appelle « Sounds » ...

JÉRÔME COLIN : Tout à fait le Sounds !

DOUGLAS KENNEDY: « Sounds » ça c'est super.

JÉRÔME COLIN : Ah mais vous connaissez vraiment Bruxelles.

DOUGLAS KENNEDY : Tout à fait, tout à fait ...

JÉRÔME COLIN : Vous avez une petite amie dans chaque ville ?

DOUGLAS KENNEDY : Euh ... Maintenant je suis un homme marié mais dans le passé quand je vivais ensemble avec quelqu'un d'ici, c'était ma petite amie de l'instant ... Le truc en fait, oui... Montaigne a dit : « Deux femmes c'est possible, deux maisons, ça c'est de la folie. J'ai une femme maintenant et 5 enfants...

Je voyage beaucoup. L'idée d'avoir un pied à terre dans 4, 5 endroits, pourquoi pas !

JÉRÔME COLIN : Vous allez entrer Paris, Berlin, Londres, Malte

DOUGLAS KENNEDY : Pas Malte, non pas Malte. J'ai vendu Malte il y a 4 ans en fait...

JÉRÔME COLIN : Et le Maine là où vous habitez ...

DOUGLAS KENNEDY : Oui, j'habite dans le Maine légalement.

JÉRÔME COLIN : Au-dessus de New York hein ?

DOUGLAS KENNEDY : Oui et aussi Montréal maintenant ... j'adore.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous êtes obligé d'avoir 5 ou 6 pied à terre pour être un homme heureux ?

DOUGLAS KENNEDY : Ce n'est pas ... obligé. C'est une question de choix. Dans une vie il y a toujours des choix ?

J'ai décidé, franchement, grâce à mon succès et aussi le fait que mon travail, mon boulot « supportable », je veux vivre où je veux et aussi j'adore le fait qu'on change un peu dans chaque pays. Je suis le même Douglas Kennedy partout, le même Douglas, mais en même temps, on est ici à Bruxelles... je parle français ... si je suis aux Etats - Unis, ... c'est l'Anglais, la même chose en Angleterre... à Berlin auf Deutsch ... ich spreche Deutsch, das ist mein dritte tahl. Ich habe eine Wohnung, in Berlin et voilà Et aussi culturellement ça m'intéresse et je voyage beaucoup.

L'idée d'avoir un pied à terre dans 4, 5 endroits, pourquoi pas ... Pourquoi pas ?

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

DOUGLAS KENNEDY : Le truc, dans une vie, et ça c'est le thème du prochain roman, « Cinq jours », je suis fasciné par la manière que tout le monde ont organisé leur propre vie. Ah, je connais des types qui restent au même endroit toute la vie, toute la viedes vacances maybe deux trois fois par an, une semaine ici et là et c'est très quotidien et ils sont contents ... Je connais des « monogamistes » en série. Ils tombent amoureux, ...un an de la passion et puis le basculement qui va durer un autre an, et puis la fin, ... la tristesse, et ils recommencent ... J'ai un copain à Lyon qui va commencer son 5^{ème} mariage ... oui, il a mon âge ...

JÉRÔME COLIN : Vous le félicitez de ma part.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, et comme je lui ai dit récemment : « Vous êtes le triomphe de l'optimisme sur l'expérience Monsieur ... » Euh ... c'est toujours la même femme, une femme c'est « réversif »... Les vêtements changent, la voix, la profession mais c'est toujours le même style et je lui ai dit : « avant le 6ème mariage, et il y aura un 6ème mariage, parce que ça c'est ton truc mon pote, il faut trouver une autre femme , pas si « réversible » ... et avant le mariage , lui donner une maison... ce sera plus simple et puis c'est fait . Voilà ... en fait... Le fait est que tout le monde construit une identité ... vous avez la vôtre, j'ai en fait la mienne. Mais en dehors de ça honnêtement j'adore le fait que j'ai des racines différentes maintenant... partout.

JÉRÔME COLIN : Ce qui pour un américain est particulièrement riche.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, c'est très, très riche ... c'est très, très riche et ... mais par exemple aussi je suis très citoyen, j'ai remarqué ... Rob Gastronomy... et ça m'intéresse : un grand marché ici à Bruxelles ... Le fait que je découvre un quartier différent tout le temps dans une ville... ça m'intéresse ... J'ai une curiosité immense... pour la vie... surtout pour la vie des autres parce que ça c'est un aspect de l'écriture aussi. Je dis ça tout le temps à des étudiants en écriture. Rarement je fais un discours au sujet de ça, une conférence ... le sujet ce n'est pas le nombril, c'est la rue.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas quoi ?

DOUGLAS KENNEDY : Le nombril C'est la rue.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

DOUGLAS KENNEDY : J'ai un rhume absolument horrible. Je n'ai jamais tombé malade... et depuis 4 jours j'ai un rhume comme ça ... ça m'énerve parce que oui, je suis très actif et d'être malade ça m'énerve, tout le temps.

Ma mère était allemande juive et mon père irlandais catholique... Quelle combinaison !

JÉRÔME COLIN : Commençons par le début. Vous vous êtes né en 55.

DOUGLAS KENNEDY: En 55.

JÉRÔME COLIN: A New York

DOUGLAS KENNEDY: A New York

JÉRÔME COLIN: Le 1^{er} janvier.

DOUGLAS KENNEDY : Le 1^{er} janvier sur une petite île qui s'appelle Manhattan. Mes parents ont grandi dans le Brooklyn, dans deux quartiers populaires. Ma mère était allemande juive et mon père irlandais catholique... Quelle combinaison ! Ça c'est une des raisons pour lesquelles la culpabilité est partout dans mon écriture...

JÉRÔME COLIN : Vous avez la culpabilité en stéréo avec papa irlandais et maman juive.

DOUGLAS KENNEDY : En stéréo ... au début oui. Mais à la fin je suis New Yorkais et puis américain ... Je suis franchement... quel privilège de grandir à Manhattan ... c'était extraordinaire ...

JÉRÔME COLIN : Surtout dans ces années-là.

DOUGLAS KENNEDY : Surtout ... ! Pour moi, mon adolescence, c'était fin des années 60 ... et New York c'était une ville très différente à l'époque ... Il y avait une classe moyenne là-bas. Maintenant c'est fini. J'étais un membre de la classe moyenne... Il y avait « un vrai demi monde », Maintenant ça c'est fini aussi. De temps en temps je pense ... j'adore ma ville natale mais c'est trop riche maintenant, c'est trop ploutocrate. Et aussi pour moi, ça manque, à l'époque aussi, les années 60 et 70. New York est une ville violente : 3000 meurtres par an. Ça c'est un point de fierté pour nous ...

JÉRÔME COLIN : Parce que vous êtes américain ça ?

DOUGLAS KENNEDY : Non ... Parce qu'on est New Yorkais ... Mais on a survécu à ça ... Mais le truc est aussi ... c'est une ville très, très complexe. Il y a en fait des hommes d'affaires qui vivent à Park Avenue et Fifth Avenue ... et puis la rue 42^{ème} à l'époque c'était ... une expression de combat... ça c'était jungle land...

JÉRÔME COLIN : La zone de combats.

DOUGLAS KENNEDY : La zone de combats ... avec des prostituées, des drogués ...

JÉRÔME COLIN : C'est juste en dessous de Time Square hein ?

DOUGLAS KENNEDY : Tout à fait ... et maintenant Time Square c'est, c'est Salon Disney . Ca a complètement changé.

Mes parents c'était un mariage raté ... Ils se sont disputés tout le temps !

JÉRÔME COLIN : Mais c'était quoi New York quand vous aviez 15 ans ? En 1969, 70 ?

DOUGLAS KENNEDY : 70 ...

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui se passait pour vous ? A quoi vous aviez accès ado ?

DOUGLAS KENNEDY : Pour moi ...

JÉRÔME COLIN : Ça a été quoi votre éducation là ?

DOUGLAS KENNEDY : Mon éducation... Mes parents c'était un mariage raté ... Ils se sont disputés tout le temps. Donc quand j'étais ado, j'ai commencé de partir. J'ai fui tout le temps... Quand j'avais 13 ans aussi, je n'étais pas très sportif... au contraire, j'étais un désastre... maintenant je suis plus sportif mais à l'époque j'étais un désastre ...la culture, ça c'était mon église ... Et donc quand j'avais 13 ans parce que j'étais un ado avec des prétentions intellectuelles, j'ai demandé à maman, le Musée de l'Art Moderne ... c'était 50 dollars par an... La raison pour laquelle c'est qu'il y avait une cinémathèque au sous-sol et ça c'était gratuit avec la carte, avec l'abonnement ... et j'ai passé beaucoup de temps là-bas. Aussi, j'ai hanté des galeries là-bas mais pour moi pendant mon adolescence, les petits théâtres out et off of Broadway ... la Philharmonie de New York où c'est possible si on est étudiant d'acheter un billet pour 2 dollars, sous la baguette au début de Bernstein et puis de Pierre Boulez ... Oui, c'est grâce à Boulez ...

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi dans un mariage raté, celui de vos parents, où visiblement c'est pas « jojo » ... la maman est plutôt névrotique, le papa est plutôt très en colère ... pourquoi vous, votre église c'est la culture ... et pas



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

autre chose ... Pourquoi ce qui vous excite, c'est d'aller au cinoche et d'écouter Pierre Boulez ? C'est pas donné dans la vie de tout le monde d'être excité par ça... on peut être excité par beaucoup d'autres choses ...

DOUGLAS KENNEDY : oui, mais voilà ... pourquoi ? Peut-être parce que j'étais spécial, je ne sais pas ... mais la vérité, ça c'étaient mes intérêts au début, le truc est ... et maintenant avec mes enfants avec lesquels je suis proche, ils ont grandi à Londres et ce sont des grands amoureux de théâtre et je pense que ce n'est pas complètement grâce à moi ... Mais lundi j'étais à Londres avec mon fils Max qui a 21 ans ... il est à l'université... on a été au Théâtre National pour voir Othello et, résumant avec ma fille, l'intrigue de Sophocle, ... j'ai adoré ça ... on a discuté de la tragédie grecque avec ma fille qui a 17 ans, en face de la Tamise entre deux Capuccino... Ça c'est magnifique !

Ecoutez ... en fait..., pourquoi la culture, ça m'a intéressé au début ... aussi j'étais au milieu d'un des grands centres de culture mondiale ... Et voilà ...aussi pour moi, ça c'était une échappatoire... Les petits cinémas indépendants... J'ai grandi avec la Nouvelle Vague , avec Rivette , avec Rohmer, avec Truffaut , avec Chabrol, mais aussi avec Fellini, John Ford, Anthony Mann des grands mythes du Western américain et quand j'étais plus âgé et ça reste maintenant ... par exemple... il y a deux mois, j'étais ici à Bruxelles pendant deux nuits, j'ai dîné avec un copain, c'est un journaliste ici, et j'ai proposé une soirée bruxelloise... on a commencé avec un très bon resto à côté de la Cinémathèque et puis à la Cinémathèque il y avait « Le fantôme de l'Opéra », la version muette avec un pianiste, en fait ça c'est la version muette de 26 , avec Lon Chaney et après ça, j'ai proposé le « Sounds » et un groupe de jazz extraordinaire qui s'appelle Thiefs. Pour moi, je suis un vrai citadin et mon point de vue, si quelqu'un me dit Bruxelles ce n'est pas Paris ou Londres ... je pense que c'est une ville superbe. Et je peux vivre ici parce qu'il y a des choses qui m'intéressent ... il y a une vie culturelle extraordinaire et beaucoup de choses .Et c'est la même chose à Montréal. Je suis à Montréal grâce à ma femme, 10 jours par mois, mais ce n'est pas New York ou Paris mais il y a des choses intéressantes. Ça pour moi, c'est très important aussi, de découvrir des choses cachées dans une ville... et mes endroits préférés... et voilà...

JÉRÔME COLIN : Votre territoire ...

DOUGLAS KENNEDY : Oui tout à fait.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

L'art c'est un refuge mais aussi une réflexion des grandes questions humaines ...

JÉRÔME COLIN : Mais vous dites « parce que c'est ça qui m'intéressait... la culture... ». Il fallait bien qu'elle vous amène quelque chose... qu'est-ce qu'elle vous a amené au gamin que vous étiez pour qu'il devienne un jour Douglas Kennedy, un des écrivains les plus lus en tout cas en Europe ?

DOUGLAS KENNEDY : Oui et maintenant de plus en plus aux Etats-Unis aussi.

JÉRÔME COLIN : Aux Etats-Unis ça recommence.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, ça recommence... enfin.

JÉRÔME COLIN : On en parlera.

DOUGLAS KENNEDY : Oui ça recommence... Pour moi ...

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que ça vous a amené ?

DOUGLAS KENNEDY : Euh... 2, 3 choses. Au début le fait que - c'est peut-être un peu banal mais c'est la vérité - la vie est complexe...

JÉRÔME COLIN : Ooooooh oui Monsieur.

DOUGLAS KENNEDY : Et aussi ... j'ai commencé à comprendre, et peut-être ça c'était à cause du mariage de mes parents et aussi le mariage de mes copains ... aussi, il y a eu beaucoup dans une prison, ils ont fait ..., et pas qu'un temps... et peut-être à cause de ça ou grâce à ça je suis devenu très indépendant et aussi l'idée que, honnêtement, il y a un monde extérieur de New York et des Etats-Unis, ...passionnant... ! J'ai découvert... j'ai commencé à voyager à 19 ans à l'étranger mais j'ai découvert Paris, grâce à Chabrol, grâce à Truffaut, Rome grâce à Fellini, oui en fait..., Stockholm grâce à Bergman, des choses comme ça. Et le fait que l'art c'est un refuge mais aussi, franchement, c'est une réflexion des grandes questions humaines ... toujours ...

JÉRÔME COLIN : Oui mais vous êtes un même malheureux qui cherche des réponses à quelque chose à ce moment-là ? Un même isolé, tout seul ? Parce que ce qu'on fait à 14 ans, c'est plutôt aller draguer les filles et espérer qu'enfin, qu'enfin ça va se passer ...

DOUGLAS KENNEDY : Non, non *malheureusement*, ça c'était plus tard... j'étais dans une école très prestigieuse, « Collegiate ». C'est l'école la plus vieille aux Etats-Unis, fondée par les Hollandais en 1628... euh ... 45 étudiants par an ... hyper compétitive, très intellectuelle, une éducation très classique. J'ai commencé à lire Tchekov quand j'avais 15 ans et Joyce Henry James, on a étudié la révolution française, des choses comme ça et c'était très compétitif et difficile avec beaucoup de pression mais maintenant, je veux dire « quelle éducation ! Quel privilège ! Le truc pour moi non, franchement, ça c'était plus tard et aussi c'était seulement des garçons ... donc il n'y a pas de femmes ... oui il y a des choses avec quelques femmes à New York mais ça c'était plus tard. J'avais certains copains, comme moi, pas sportifs, un peu différents... De temps en temps, je pense que je suis un geek, mais... j'ai découvert que la solitude c'est pas mal... pas tout le temps, mais c'est nécessaire. Si on ... j'ai dit ça récemment à un groupe d'étudiants à l'Université d'Avignon, quelqu'un m'a demandé : comment je peux devenir Douglas Kennedy ? ... Et j'ai ri et j'ai répondu : j'ai 3 questions : Aimez-vous la solitude et pas simplement physiquement - parce que on est seul quand on écrit - mais aussi existentiellement ? Deuxième question : comment luttez-vous avec les « rejections » et les déceptions parce que il y en a beaucoup ? Et la troisième question : Avez-vous vingt ans ?

JÉRÔME COLIN : Avez-vous ?...

DOUGLAS KENNEDY : 20 ans ... 20 ans... franchement pour développer un style, pour faire des échecs, pour franchement maîtriser la culture. Mais même si maintenant après 14 romans, 14 livres et beaucoup de succès, j'en suis sûr je n'ai jamais maîtrisé l'écriture.

JÉRÔME COLIN : L'écriture ...

DOUGLAS KENNEDY : Jamais.

JÉRÔME COLIN : Je comprenais bien les deux premières : aimez-vous la solitude ? Etes-vous prêt à accepter la critique ? Et est-ce que vous avez 20 ans devant vous ? C'est ça hein ?

DOUGLAS KENNEDY : Oui....

JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous avez 20 ans devant vous pour apprendre à écrire. Est-ce que ça veut dire que votre premier bouquin est mauvais ?

DOUGLAS KENNEDY : Non c'était ma première pièce de théâtre ... Mon premier bouquin c'était « Au-delà des Pyramides » et ça c'était un petit succès. Mais ma première pièce de théâtre, qui a été au Théâtre National d'Irlande, ça c'était un désastre ... des critiques malveillantes et aussi je me souviens, une des dernières



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

représentations, il y avait 3 spectateurs dans la salle au théâtre... Ça c'était un désastre. Mais après ça, grâce à des échecs, on a appris des choses et voilà, j'ai décidé OK ...j'ai voyagé en Egypte, j'ai eu un petit contrat avec une maison d'édition anglaise, j'ai décidé OK, je vais terminer ce roman et puis je vais quitter Dublin pour aller vivre à Londres. Ça c'était le trajet, et j'ai fait ça pendant un an ... Euh, j'ai une certaine volonté chez moi qui est essentielle. Quand je dis lutter avec les « réjections » et les déceptions. Ma fille voudrait devenir actrice.... elle travaille maintenant avec un coach pour préparer des auditions dans une grande école de drame en Angleterre . Et son coach qui est professionnel accepte 5, 6 étudiants par an... Il a dit oui. Elle a un vrai talent, elle est jeune et aussi elle a la volonté et aussi elle est patiente ...

JÉRÔME COLIN : Patiente...

DOUGLAS KENNEDY : Patiente.... Et la patience, ça c'est essentiel aussi ... L'idée, j'ai l'œuvre maintenant, mais l'idée, oui on va écrire un roman, et puis on est à la télé, on drague des nanas, on est célèbre... oui ... des choses comme ça ... ça c'est... ça c'est un choix ou ça c'est une possibilité... Pour moi on doit développer ses passions, des choses comme ça. J'ai une vie privée, je reste, oui, en dehors des choses publiques.... mais pour moi en fait, vivre, c'est vivre ici et là et écrire en même temps ...

En 74, Dublin m'a corrompu !

JÉRÔME COLIN : Et le petit gamin de 13 ans qui va à la Cinémathèque, qui vient d'une famille ... instable on va dire, un peu comme tout le monde parce que je pense que toutes les familles le sont moi...

DOUGLAS KENNEDY : Oui voilà... Tolstoï a écrit quelque chose au sujet de ça au début de Anna Karenine.

JÉRÔME COLIN : Il dit quoi ?

DOUGLAS KENNEDY : Toutes les femmes instables sont intéressantes ... Voilà.

JÉRÔME COLIN : Et quand est-ce que ce gamin se dit « je vais devenir écrivain », parce que ce que vous lui dites à ce gamin à la conférence vous lui dites... est-ce que euh... tu aimes la solitude ? Est-ce que tu es prêt à prendre la critique, est-ce que t'as 20 ans ... mais est-ce que vous n'oubliez pas de lui demander « est-ce que tu as assez confiance en toi pour penser que ce que tu vas écrire pourrait éventuellement intéresser quelqu'un ? ».

DOUGLAS KENNEDY : Oui.

JÉRÔME COLIN : Comment vous vous décidez d'être écrivain ?

DOUGLAS KENNEDY : Le truc pour moi ... Après l'université aux Etats-Unis et pendant l'université aux Etats-Unis, j'ai étudié... c'est très euh... c'est comme d'habitude... si on est dans une université de l'Est, on passe un an ailleurs parce que un diplôme c'est 4 ans aux Etats-Unis. J'ai décidé de passer 1 an pour la première fois un an en Europe dans une université anglophone. J'ai fait des applications à Edimbourg, c'était impossible à Oxford ou Cambridge parce qu'ils n'ont jamais accepté des étudiants pendant 1 an, mais Trinity College Dublin m'a accepté et j'ai dit pourquoi pas. Je suis arrivé en 74. Dublin maintenant, c'est une ville cool, c'est branché mais à l'époque... cette année, Dublin m'a corrompu. J'ai adoré la ville et j'ai commencé de réfléchir, il faut revenir. J'ai terminé mon diplôme aux Etats Unis, j'ai travaillé pour un Journal dans le Maine, j'ai commencé une carrière comme assistant metteur en scène off of program et puis la pression familiale a commencé de monter : il faut devenir avocat, homme d'affaires,... des choses sérieuses ... Un jour... j'ai gagné un prix académique à l'université pour ma thèse... l'histoire américaine. C'était 700 dollars et ça c'était pas mal en 76. Donc j'ai acheté un billet aller-simple et je suis arrivé à Dublin. J'ai rencontré un copain, on a commencé l'idée de créer une petite compagnie de théâtre. J'ai eu une vraie vie bohémienne dans une chambre de bonne, sans argent mais passionnante. Et après 18 mois il y a eu un poste qui est ouvert au Théâtre National. J'ai eu le petit théâtre, le studio qui s'appelle le Peacod. J'ai pensé « un américain... impossible ! ». J'ai gagné le poste. Et pendant les nuits, deux ans après j'ai commencé à écrire ... toutes les nuits. J'ai fumé comme un pompier à l'époque et entre minuit et trois heures...

JÉRÔME COLIN : Vous écriviez ...

DOUGLAS KENNEDY : Oui. j'ai commencé avec des nouvelles et puis,... j'ai un copain qui était membre de - ça c'est très les années 70- il y avait une compagnie d'acteurs à la radio... oui, à la radio irlandaise et ils ont fait des pièces de théâtre. Il a organisé un verre avec un producteur qui a lu une de mes histoires, un de mes récits et il m'a dit « OK, adaptez ça comme une pièce pour la radio ». Et puis j'ai vendu ça à la BBC. Ça c'était mon début quand j'avais 25 ans



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Et quand vous êtes tout seul dans votre chambre de bonne entre minuit et trois heures du matin à écrire tous les jours, quel nouveau plaisir vous ressentez ? Est-ce que vous sentez que votre vie s'ouvre à ce moment-là ?

DOUGLAS KENNEDY : Le plus grand plaisir pour moi – et j'ai eu fin des années 70 – j'ai eu machine à écrire, manuelle, c'était pas électrique ...manuelle – bang, bang, bang, bang... Avec des cigarettes et aussi une bouteille de vin bulgare, parce que ça c'était très bon marché à l'époque... Cabernet Sauvignon bulgare. Quelle idée ! Mais pour moi, c'est deux choses, le fait que, franchement j'ai découvert une aptitude pour des dialogues que j'utilise maintenant, le fait que je peux suivre une vraie narration...

Deux choses sont arrivées en 86 : un nouveau rédacteur en chef est arrivé chez le Irish Times et il m'a viré ...



JÉRÔME COLIN : C'est inné ...

DOUGLAS KENNEDY : Oui mais aussi pour moi quelque chose de très passionnant, le moment au milieu de l'écriture, quand je n'ai aucune connaissance du monde extérieur. C'était moi-même et le récit ou la pièce de théâtre et ça c'était superbe. Et voilà ça c'était constant la plupart du temps en fait. Et j'ai fait ça pendant 3 ans et en 83, après 5 ans, j'ai décidé : ok je vais quitter mon poste pour devenir écrivain ... J'avais 28 ans, j'ai déménagé 2, 3 fois, j'avais un studio dans un quartier en fait très sympathique à Dublin et j'ai commencé... J'ai écrit pour la radio, une pièce de théâtre pour le théâtre... le désastre, beaucoup, beaucoup de journalisme à Dublin. Aussi j'étais chroniqueur chez le Irish Times qui était le journal le plus important. Et deux choses sont arrivées en 86 : un nouveau rédacteur en chef est arrivé chez le Irish Times et il m'a viré ...

JÉRÔME COLIN : Il doit un peu se sentir con aujourd'hui hein.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, oui, oui, maintenant pendant toutes mes interviews en Irlande maintenant ...

JÉRÔME COLIN : Vous en parlez ...

DOUGLAS KENNEDY : Non, non, non, c'est tout le monde qui demande.

JÉRÔME COLIN : Vous savez qu'il est toujours dans un bunker, il se cache.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

DOUGLAS KENNEDY : Et ce mec il a été viré en fait 8 mois après ça. Je ne sais pas ça si c'était à cause de ça mais aussi en fait ce désastre au Théâtre National avec ma pièce de théâtre. Ma réponse... c'était mon premier récit de voyage : « Au-delà des Pyramides » et puis, j'ai commencé, avec ma femme de l'époque, j'ai commencé de discuter d'un déménagement à Londres. Et puis je suis arrivé à Londres en mars 88, on a acheté un très petit appart là-bas dans un quartier franchement au bout du monde. Mais avec un livre qui va sortir d'une maison d'édition anglaise, j'ai frappé à beaucoup de portes : le Guardian, le Telegrapher Times ... J'ai eu un autre contrat pour un deuxième récit de voyage ça c'était « Au-delà des Pyramides ». J'ai passé 3 mois dans le sud des Etats-Unis ...

JÉRÔME COLIN: Pour « In God's country »

DOUGLAS KENNEDY : Pour « In God's country », oui ... parmi des néo-chrétiens voilà... et petit à petit, voilà, ... mon premier roman en fait « Cul de sac » est sorti en 94 et ça c'était après un voyage en Australie en 91.

JÉRÔME COLIN : C'est « Piège nuptial ».

DOUGLAS KENNEDY : « Piège nuptial ».

JÉRÔME COLIN : Où un mec prend une fille en auto-stop, - c'est ça - et il va se retrouver finalement, kidnappé d'une certaine manière par son auto-stoppeuse.

DOUGLAS KENNEDY : Tout à fait. Heureusement ce n'est pas un roman à clés ... euh... mon point est l'écriture c'est un processus. J'avais 39 ans quand « Piège nuptial » est sorti, 40 ans quand il est sorti chez Gallimard Série Noire comme « Cul de sac » ...

On crée une vie et puis on pense à une autre vie !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'était important pour vous de faire quelque chose avant 40 ans ? Moi j'ai 38 ans, et je sais que je dois faire quelque chose pour moi, vraiment pour moi, moi, moi avant 40 ans. Est-ce que vous - parce que j'entends que vous avez sorti à 39 ans, 40 ans - est-ce qu'il y avait de ça dans l'air ?

DOUGLAS KENNEDY : Pour moi, 40 ans ce n'était pas difficile. Ce n'est pas comme oh Mon Dieu, il faut que je publie mon premier roman avant la quarantaine... En même temps, quand j'avais en fait 40 ans, j'avais un fils de ... oh mon Dieu... de 3 ans et ma femme était enceinte de notre fille... j'avais publié 4 livres : 3 récits de voyage, un roman, j'ai continué comme journaliste indépendant pour payer des factures ... Et naturellement j'ai pensé si ce sera comme ça tout le temps ou il y aura un changement... J'ai commencé à écrire mon deuxième roman, « L'homme qui voulait vivre sa vie » avec l'idée ce sera un autre petit polar comme « Piège nuptial » et ça augmente, ça augmente, ça augmente et... j'ai commencé à comprendre ... franchement, oui c'est un polar mais avec des racines très existentielles de société, de l'identité...

JÉRÔME COLIN : Vous faites des polars avec des gens qui cherchent à être heureux ...

DOUGLAS KENNEDY : Oui ...

JÉRÔME COLIN : C'est ça votre truc ... ?

DOUGLAS KENNEDY : Oui et...

JÉRÔME COLIN : Quelque chose qui revient toujours chez vous. Comment on fait pour être heureux ? Où est-ce qu'on doit aller, où est-ce qu'on doit partir pour être heureux ?

DOUGLAS KENNEDY : Non en fait, je ne suis pas complètement d'accord avec ça. Pour moi, ... pourquoi et comment on crée sa propre prison. Même si on cherche le bonheur... Et ça c'est une grande contradiction humaine qui est, d'après mon expérience, partout, l'idée que, on a des rêves d'être indépendant, d'une vie indépendante mais en même temps, en même temps, il y a le fait que, on se marie, on a des enfants, on achète une maison, seulement on a des responsabilités et maintenant...

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi on fait ça si c'est contre- je l'ai fait hein, j'ai tout fait - pourquoi on le fait si c'est contre finalement notre instinct profond qu'est la liberté ?

DOUGLAS KENNEDY : Je ne sais pas si c'est contre, mais je pense que tout le monde... il y a toujours une vie parallèle ... on crée une vie et puis on pense à une autre vie. J'ai déjeuné avec une copine hier... elle a 3 enfants, un mariage très simple ...et elle me dit : « mais honnêtement, j'ai des rêves du fait que, peut-être si, quand j'étais plus jeune, j'aurais voyagé tout le temps, une vie indépendante, j'aurais travaillé ici et là, et pas tout le temps à Paris » et je lui ai dit « Oui mais en parallèle, peut-être le fait que tu as 37 ans maintenant, tu vas penser : « Oh je n'ai pas d'enfants ! ».

JÉRÔME COLIN : Oui, bien sûr, mais sans parler des enfants...parlons du travail, des charges qu'on s'oblige à supporter en achetant une maison, et du couple ... ne parlons pas des enfants...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

DOUGLAS KENNEDY : Tout à fait. Et aussi en fait, pour moi en fait, mes enfants, c'est le centre de ma vie. Comme j'ai dit récemment à quelqu'un, ça c'est en fait une responsabilité magnifique.

JÉRÔME COLIN : Enfin une responsabilité magnifique ...

DOUGLAS KENNEDY : Oui magnifique ... Et hyper importante... Je suis au milieu de l'interview au restaurant et ma fille m'a appelé de son collège à Londres... et j'ai dit à la journaliste « 5 minutes ».

JÉRÔME COLIN : Priorité ...

DOUGLAS KENNEDY : Priorité. Toujours, ça reste une priorité.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr. Mais vous avez fait comment avec cette idée de prison ? Parce que vous vous êtes marié ...jeune !

DOUGLAS KENNEDY : Non, non j'avais 30 ans...

JÉRÔME COLIN : C'est encore plus con.

DOUGLAS KENNEDY : Non, non pas plus con ... pourquoi ? Non mais la vérité, c'est mon héritage familial avec mes parents ... L'idée que oui, ils ont vécu dans une prison qu'ils ont construite ... Enfin, mon premier mariage, c'était complexe mais il y avait des moments de bonheur et d'autres choses ... c'était un vrai mariage. A la fin ça n'a pas duré et voilà ça c'était triste mais ça a duré 25 ans ... Ça c'est pas mal. Ça c'est pas mal ... Et la vérité, honnêtement... même si – ça c'est une métaphore - une prison ... mais on fait des choix, et mon point est pourquoi on fait des choix quand on pense en même temps peut-être ça ce n'est pas pour moi. Et ça c'est la condition humaine. Toujours. J'imagine Kundera, Milan Kundera, l'écrivain tchèque extraordinaire, ... il a écrit : « l'histoire de toutes les histoires intimes sont écrites pendant la première semaine ensemble. Tout est là-bas ... Vous êtes d'accord avec ça ?

JÉRÔME COLIN : Humm. La première semaine restera à jamais la plus magique.

DOUGLAS KENNEDY : La plus magique, mais tout est là-bas aussi ... toutes les autres choses. Naturellement c'est la magie, ça...

JÉRÔME COLIN : En tout cas, l'intégralité du bonheur va être là. Il n'y aura jamais que reproduction de ce bonheur-là.

DOUGLAS KENNEDY : Ou...

JÉRÔME COLIN : Après il y aura des douleurs qui arriveront qui sont pas la première semaine.

DOUGLAS KENNEDY : Ou peut-être des douleurs ou peut-être des doutes sont là-bas aussi. On voit tout mais on est au milieu d'une chose magique.

Le sexe est partout dans mes romans mais pas l'acte sexuel !

JÉRÔME COLIN : Mais vous c'est curieux parce quand on vous lit et qu'on vous parle un petit peu, on voit que vous êtes un amoureux des femmes quand même, que c'est une des clés de votre vie et de votre œuvre littéraire, mais par contre vous ne parlez jamais de sexe dans vos livres ou très, très, très peu et de manière très... raisonnable.

DOUGLAS KENNEDY : Pas très raisonnable.... Dans « La femme 5ème » non

JÉRÔME COLIN : Dans « La femme du 5^{ème} ». Non.

DOUGLAS KENNEDY : Et aussi, pour moi, le sexe, c'est central dans la vie, tout à fait central dans la vie.

JÉRÔME COLIN : D'ailleurs c'est pour ça que c'est au milieu du corps hein.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, c'est comme ... je connais des mariages sans sexe. J'entends des histoires comme ça et ma question est toujours : « Pourquoi tu restes ? Si c'était chez moi, bye, hasta la vista, mais voilà, ça c'est un choix aussi. Le truc pour moi, j'écris des scènes de sexe, mais de manière, pas pudique mais d'après mon expérience et ça c'est une question de goût littéraire, si on lit par exemple, Lance qui a écrit beaucoup au sujet de sexe, honnêtement c'est nul... c'est un écrivain très intéressant, mais au sujet sexe, c'est très ... d'écrire ça quand il n'a pas un aspect un peu ringard ou un peu franchement à l'eau de rose ou un peu très mauvais goût et voilà. Le sexe est partout dans mes romans mais pas l'acte sexuel. Ça c'est la différence.

JÉRÔME COLIN : Mais justement comme on parle de sexe, c'est par hasard mais je vous emmène voir quelque chose.

DOUGLAS KENNEDY: Ok on y va.

JÉRÔME COLIN : Qui est passablement sexuel...j'espère que ça va vous plaire.

DOUGLAS KENNEDY : On verra

JÉRÔME COLIN : Et c'est New-Yorkais



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

SORTIE

RETOUR TAXI



Pour moi, l'écriture, quand j'écris, je contrôle le monde !

JÉRÔME COLIN : Et voilà

DOUGLAS KENNEDY : Et voilà.

JÉRÔME COLIN : C'était beau ce que vous disiez : on lit pour avoir l'impression de ne pas être seul. C'est tout à fait ça, c'est tout à fait ça.

DOUGLAS KENNEDY : J'ai beaucoup de passion, j'ai beaucoup de passion et ça c'est essentiel pour moi.

JÉRÔME COLIN : C'est ce que j'aimerais bien transmettre à mes enfants.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, vous en avez combien ?

JÉRÔME COLIN : 3.

DOUGLAS KENNEDY : Ah de quel âge ?

JÉRÔME COLIN : 12, 11, 9 et des fois ils me disent des fois : mais quand est-ce que tu nous foudras la paix ?

DOUGLAS KENNEDY : D'une même femme ?

JÉRÔME COLIN : Oui la même femme et ils me demandent toujours : mais quand est-ce que tu vas nous foutre la paix et je leur dis : quand vous aurez une passion. A ce moment-là, je crois que je serai moins à vous embêter parce qu'en fait vous vous embêterez moins quand vous aurez une passion aussi.

DOUGLAS KENNEDY : Mais une passion, c'est ...

JÉRÔME COLIN : Ca sauve ?

DOUGLAS KENNEDY : Ca sauve ? Ça sauve, tout à fait et c'est un soulagement aussi.

JÉRÔME COLIN : Comment ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

DOUGLAS KENNEDY : C'est un soulagement aussi.

JÉRÔME COLIN : Vous l'écriture ça été ça ? Le grand soulagement de votre vie ? J'ai trouvé un sens à toute cette merde.

DOUGLAS KENNEDY : Je pense que oui. Je pense que c'est un soulagement. Le plus grand plaisir de ma vie, c'est mes enfants et puis ma femme Christine, mais pour moi, l'écriture, quand j'écris, je contrôle le monde, je contrôle le destin des autres et dans la vie ça c'est impossible, mais quand j'écris, ... en même temps, mon style, franchement c'est très réaliste. Je pense que une des raisons pour lesquelles j'ai un grand lectorat partout est parce que dans mes romans, il y a une représentation d'une vie actuelle, comme on vit maintenant... le doute, le dilemme, le problème et pourquoi... peut-être la dispute la plus grande dans ma vie, c'est toujours avec soi-même, toujours ... Et donc j'ai parlé qu'on est l'architecte de sa propre prison, c'est à cause de ça que on lutte avec soi-même tout le temps...

JÉRÔME COLIN : Tout le temps.

DOUGLAS KENNEDY : Vivre c'est lutter et...

C'est rare de trouver un écrivain qui a eu une enfance heureuse !



JÉRÔME COLIN : Oui mais pourquoi vivre ça ne pourrait pas juste se la couler douce ?

DOUGLAS KENNEDY : Ah, ça c'est un conte de fée, c'est un conte de fée. Ecoutez en fait, il y a une idée très Hemingway de l'homme seul dans le monde...

JÉRÔME COLIN : Je l'aime.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, la vérité chez Hemingway, il était toujours avec une femme et sa seule femme indépendante, Martha Gellhorn, qui était une grande reporter de guerre, elle a trouvé un gosse, qui a besoin d'une mère tout le temps... Et la vérité ... honnêtement, ce n'est pas la question de si on a besoin des autres mais la vie est augmentée par les autres et c'est sûr qu'on a besoin de responsabilités personnelles parce que comme j'ai dit au sujet des enfants, ça c'est la responsabilité la plus magnifique. Voilà. Et aussi, mon point de vue humain a changé complètement après être devenu père. J'imagine, c'est la même chose pour vous ...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Totalemement ... Je me rappelle, je me suis dit : maintenant tu dois essayer d'être heureux, ce que je n'envisageais pas vraiment avant et...Oui, tout à fait, ça a tout changé. C'est horrible parce que d'une certaine manière, je sais même que ça m'a sauvé moi.

DOUGLAS KENNEDY : Ouije pense que ça m'a sauvé aussi... d'une manière peut-être différente...oui ça m'a sauvé aussi et aussi c'était magnifique, le fait que étape par étape, aussi on fait des réflexions de son enfance, quand on a des enfants. Chez moi, j'ai décidé de changer de chemin, de mes parents ...

JÉRÔME COLIN : Et ce n'est pas facile ça...

DOUGLAS KENNEDY : Non, ce n'est pas que j'ai critiqué mes parents, c'était le produit d'une génération... J'ai été interviewé par une journaliste du Financial Times récemment et elle me demandait, c'était une question : quelle est la seule chose dans la vie que vous avez changé dans votre vie ? Et j'ai répondu : le malheur de mes parents. Parce que ça a changé beaucoup ... Mais voilà grâce à eux, je suis romancier.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que votre talent vient de la mauvaise éducation Douglas ?

DOUGLAS KENNEDY : C'est rare de trouver un écrivain qui a eu une enfance heureuse. Ça c'est très rare et en même temps j'ai une vie heureuse et ça c'est pas mal, ça c'est mieux.

JÉRÔME COLIN : Il vaut mieux aller dans ce sens-là.

DOUGLAS KENNEDY : Une enfance heureuse et une vie d'adulte moins heureuse... non. Parce que... dans « Cinq jours, mon nouveau roman il y a une question primordiale : est-ce que c'est possible de changer ?

JÉRÔME COLIN : C'est la grande question du livre.

DOUGLAS KENNEDY : Oui, oui, réinventer sa vie.

JÉRÔME COLIN : Donc en fait c'est l'histoire d'une femme qui travaille dans un service de radiologie...

DOUGLAS KENNEDY : Elle est manipulatrice, oui ...

JÉRÔME COLIN : Elle a un mariage qui n'est pas une réussite totale.

DOUGLAS KENNEDY : C'est plat.

JÉRÔME COLIN : C'est plat et... elle va tomber amoureuse, contre toute attente.

DOUGLAS KENNEDY : Contre toute attente... avec un homme qui, au début n'est pas exactement séduisant... c'est un homme très gris, qui a une petite entreprise dans la science dans le Maine.

JÉRÔME COLIN : Et là va commencer à se poser LA grande question : qu'est-ce que je fais ?

DOUGLAS KENNEDY : Qu'est-ce que je fais ? Et qu'est-ce qu'on veut ?

JÉRÔME COLIN : Est-ce que je reste ou est-ce que je pars ?

DOUGLAS KENNEDY : Voilà. Mais je pense que c'est très réaliste.

JÉRÔME COLIN : En quoi est-ce que cette question est importante ?

DOUGLAS KENNEDY : Pour quoi c'est une question primordiale ?

JÉRÔME COLIN : Elle l'est dans ma vie en tout cas.

DOUGLAS KENNEDY : Si on est malheureux et si on reste, ça c'est difficile. Ou si qu'est-ce qu'on veut, c'est une question vaste.

JÉRÔME COLIN : C'est là que c'est réellement plus problématique...

DOUGLAS KENNEDY : Elle est très problématique cette question. Personne n'a de réponse la plupart du temps, personne n'a de réponse.

J'ai changé ma vie plusieurs fois mais je reste Douglas !

JÉRÔME COLIN : Vous avez quitté des vies, vous Douglas ? Est-ce qu'il vous est arrivé de quitter votre vie pour en refaire une autre vraiment comme pas mal de héros de vos romans ?

DOUGLAS KENNEDY : J'ai quitté des situations mais jamais ma vie. JÉRÔME COLIN : Est-ce que quand vous dites « j'ai changé ma vie », est-ce que ça veut dire systématiquement « j'ai changé des amours » ou c'est autre chose ?

DOUGLAS KENNEDY : Non c'est autre chose aussi.

JÉRÔME COLIN : Quoi par exemple ?

DOUGLAS KENNEDY : Ma profession ! J'ai commencé en fait comme directeur de théâtre et puis dramaturge et puis après ça, en fait écrivain de récits de voyage et puis romancier... J'ai changé mon pays. J'ai commencé aux Etats-Unis, et puis l'Irlande - j'ai un passeport irlandais maintenant aussi - et puis Londres, Paris, Berlin et maintenant je suis revenu aux Etats-Unis en 2011, j'ai acheté une maison avant ça et maintenant je passe dix jours par mois au Canada, à Montréal avec ma femme. Voilà. J'ai fait beaucoup de changements dans ma vie. En même temps mon



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

premier mariage a duré 25 ans et ça c'était pas mal. Donc ce n'est pas que je suis un « monogamiste » en série qui change tous les deux ans. J'ai resté longtemps ...

JÉRÔME COLIN : Heureux ou malheureux ?

DOUGLAS KENNEDY : Les deux ! C'était une bouillabaisse. Pas mal...

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas quoi en penser.

DOUGLAS KENNEDY : Voilà ... ce n'est pas comme... peut-être parce que j'aime le pastis maintenant donc je pense à Marseille et Marseille et la bouillabaisse voilà. Et aussi j'adore Marseille, c'est une de mes villes préférées. C'est extraordinaire Marseille.

JÉRÔME COLIN : Vous savez moi la vie sur laquelle... l'artiste sur lequel je fantasme le plus au monde, c'est l'écrivain ... Vous comprenez pourquoi ?

DOUGLAS KENNEDY : Non, dis-moi.

JÉRÔME COLIN : Probablement la solitude, c'est le Je pense que c'est un des seuls artistes qui fait naître les choses de rien ... de juste rien, y'a pas une corde qui tremble, y a pas une pellicule qui tourne.

DOUGLAS KENNEDY : Le truc ... j'ai des bureaux partout dans tous mes apparts et ma maison dans le Maine, mais typiquement, je préfère écrire franchement sur le canapé avec mon ordinateur portable sur les genoux ... je suis très à l'aise ... je n'en ai aucune idée ... mais ça c'est une habitude proustienne : pas au lit mais le canapé, la vérité est que je peux écrire partout ... j'écris aujourd'hui entre Paris et Bruxelles, Bruxelles oui, dans le Thalys ...

JÉRÔME COLIN : Et vous écrivez quoi ? Toujours un nouveau roman ?

DOUGLAS KENNEDY : Toujours

JÉRÔME COLIN : Toujours un nouveau roman.

DOUGLAS KENNEDY : Toujours un nouveau roman.

Pour moi, un roman, c'est comme une liaison : il faut trouver une certaine passion pour l'idée !

JÉRÔME COLIN : Comment ça commence ? C'est quoi l'étincelle ? Comment ça commence un nouveau roman ? Parce que bon vous avez votre ordinateur, vous ouvrez un nouveau dossier et vous appelez ça « New novel.doc » ? Qu'est-ce qui se passe ?

DOUGLAS KENNEDY : Par exemple « Cinq jours - le nouveau - fin janvier 2011 dans le Maine, j'ai terminé la rédaction de « Cet instant-là », mon dernier roman. J'étais très content du résultat, le roman va sortir début mai en Angleterre et aux Etats-Unis et voilà. Et c'était juste avant mon départ pour Londres et puis... le Laos et l'Australie. 3 semaines de congés en dehors du monde. Je terminais, une tempête de neige, chez moi, dans un salon qui est face au jardin et la mer... c'était magnifique. J'étais seul et célibataire à l'époque et franchement très content avec la vie. Première fois depuis longtemps. 4 heures après ça, j'étais à Boston à l'aéroport, le Logan. Il y avait une femme à côté de la file d'attente pour la sécurité, la quarantaine, assez attractive, assez sévère, un visage qui Des choses comme ça... je vois une image comme ça, une femme, une situation... j'invente ... ça c'est très chez moi. Dix jours après ça je suis au Laos, j'ai fait une balade dans une région près d'une ville qui s'appelle Luang Prabang et il y avait, franchement, un resto au milieu de nulle part, et il y avait un couple allemand, la vingtaine assez hippie, le genre je suis sûr, dans 5 ans, il sera un PDG de quelqu'un, tu vois, à Francfort avec une grande BMW, il sera dans un rôle de chef quelque chose comme ça, et au milieu d'une dispute et elle lui dit « Was wünschst Du ? Qu'est-ce que tu veux ? ». Et il dit : « Welche Frage ! Quelle question ! Et ça j'ai mis dans mon calepin. Et deux semaines après ça, entre un vol, entre Sidney et Londres, un vol très long, je me suis réveillé après 4 heures de sommeil, de sommeil horrible parce que c'est en avion, avec... l'idée de «Cinq jours» . Et voilà ! Ça a commencé avec cette image de cette femme dans l'aéroport et puis cette conversation dans ce petit restaurant au milieu de nulle part du Laos.

JÉRÔME COLIN : Mais quand est-ce que vous savez que c'est une bonne idée ? Combien de temps vous allez mettre pour l'écrire « Cinq jours » ? Quelques mois, quelques années ?

DOUGLAS KENNEDY : Un an ... un an pour le premier jet ... et puis...

JÉRÔME COLIN : Comment est-ce que vous vous dites : cette idée va m'exciter pendant un an ? Pourquoi est-ce que cette idée va vous exciter pendant un an ? Vous n'allez jamais vous décourager, vous allez vous dire « mais c'est de la merde, ça ne va pas ».

DOUGLAS KENNEDY : C'est rare que j'aie terminé une idée avec un chapitre ou l'autre, c'est très rare ... Pour moi, un roman, c'est comme une liaison : il faut trouver une certaine passion pour l'idée. Mais pour moi, même si mes romans sont si, si bien structurés, derrière ça, c'est le fait que je commence avec l'idée centrale, le narrateur ou



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

narratrice, peut-être une ou deux personnes principales aussi et le reste arrive pendant l'écriture . Donc pour moi, c'est une grande improvisation. Je n'ai jamais, jamais pensé en avance quelle est la fin de ce roman ?

JÉRÔME COLIN : Jamais ?

DOUGLAS KENNEDY : Jamais. Parce que ça va arriver pendant l'écriture. Et quand je commence, même si j'ai une semaine de congés ou de vacances, c'est toujours là-bas ... je travaille tout le temps...

JÉRÔME COLIN : Vous avez une méthode de travail ? Est-ce que vous vous obligez à travailler ? Parce que vous dites : quand j'étais gamin, c'était minuit – trois heures du matin. J'imagine que c'est plus ça.

DOUGLAS KENNEDY : Maintenant c'est un peu différent, maintenant j'ai une méthode très simple : 500 mots par jour. Ça c'est deux pages de manuscrit et c'était la méthode de Graham Greene, un grand écrivain anglais.

JÉRÔME COLIN : Tous les jours ?

DOUGLAS KENNEDY : Oui tous les jours. 6 fois par semaine, 1 jour de congé. Jour après jour, après jour...

JÉRÔME COLIN : Ça vous gonfle des fois ?



DOUGLAS KENNEDY : Le truc est qu'avec mes premiers jets, comme je dis, le premier jet c'est le jet que je vais vomir, « beurk ». Tout arrive et c'est toujours trop long. Et puis je vais couper. Et aussi, je vomis pour découvrir le roman. Et c'est trop ... Par exemple ce matin j'ai écrit des choses...j'ai pensé après « je vais le couper dans quelques mois quand c'est fini ». Mais ça c'est un aspect du processus et pour moi c'est très essentiel. Après ça ... le truc par exemple, un personnage important peut arriver dans la narration et je n'en ai aucune idée de ça. Peut-être que juste il ou elle arrive dans le récit et ça c'est passionnant aussi. Après 14 livres, je comprends qu'il faut que j'écrive un certain quota de mots par jour. En dehors de ça... ça reste un mystère et j'aime ça... Comme j'ai dit beaucoup de fois à des étudiants en écriture : oui, c'est un art, mais aussi c'est un métier. Le seul... la discipline pour moi c'est plus primordial parce qu'il faut qu'on s'améliore tout le temps et ça c'est très important ... Dans ma vie aussi... et pas de manière « oh je vais perdre 10 kilos et j'aurai un six pack, ou quelque chose comme ça ... Mais ne répétez jamais les mêmes bêtises si c'est possible... Et aussi avec l'écriture, ne jamais écrire le même roman. Pour moi, il y a des écrivains comme ça : tous les ans il y a un nouveau roman et c'est presque la même chose ... et bien, ça c'est un



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

choix. Je ne vais pas critiquer des écrivains comme ça mais chaque roman de Douglas Kennedy est complètement différent, et j'adore ça.

J'ai un grand respect pour Stephen King !

JÉRÔME COLIN : Qui sont aujourd'hui, parce moi je ne vis pas aux Etats-Unis, la littérature américaine me fascine quand même, c'est la littérature, je pense, que je préfère au monde, qui sont aujourd'hui pour vous et pour le public américain, les géants de la littérature américaine d'aujourd'hui ?

DOUGLAS KENNEDY : Ça c'est simple, il a pris sa retraite il y a quelques mois, c'est Philip Roth...

JÉRÔME COLIN : C'est Philip Roth... « La bête qui meurt ».

DOUGLAS KENNEDY : Oui et aussi « American Pastorale », « La tâche », aussi « Un homme ».

JÉRÔME COLIN : Donc pour vous Philip Roth c'est le plus grand.

DOUGLAS KENNEDY : Le plus grand. Peut-être que ça va changer.

JÉRÔME COLIN : Qui d'autre ?

DOUGLAS KENNEDY : Richard Ford est très intéressant. Honnêtement aux Etats-Unis, on a une littérature nationale très, très riche.

JÉRÔME COLIN : Mais qui vend des livres aux Etats-Unis ? Qui sont les super stars du box-office de bouquins aux Etats-Unis ?

DOUGLAS KENNEDY : Ca dépend ...

JÉRÔME COLIN : C'est encore Stephen King et...

DOUGLAS KENNEDY : J'ai un grand respect pour Stephen King.

JÉRÔME COLIN : Parce que vous habitez dans le Maine.

DOUGLAS KENNEDY : Oui et aussi ailleurs en Floride... Mais le truc avec King, c'est un vrai écrivain, mais aussi c'est un écrivain très populaire... et quelle carrière ! Mais c'est un vrai écrivain. Il y a des écrivains qui sont très populaires et mauvais.

JÉRÔME COLIN : Qui ça ?

DOUGLAS KENNEDY : Non ça c'est une de mes habitudes. Je n'ai jamais critiqué un autre écrivain en public.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas une critique, c'est de comprendre ...quelle différence il y a entre un faiseur et un écrivain.

DOUGLAS KENNEDY : Non, non, je n'aime pas dire ça parce que ce n'est pas élégant et aussi je pense que ce n'est pas juste. Il y a des écrivains que je respecte et les autres...et aussi je déteste en fait les choses malveillantes surtout en public... Même si je n'ai pas beaucoup de respect pour son écriture, si c'est quelqu'un qui écrit des livres, ça c'est aussi un triomphe.

JÉRÔME COLIN : Ça fait partie de votre famille et c'est déjà une réussite en soi.

DOUGLAS KENNEDY : Oui c'est un grand triomphe.

JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord avec vous.

DOUGLAS KENNEDY : Et les types qui sont hyper malveillants, surtout des autres écrivains malveillants envers des autres où ils ont dit des choses horribles, ça m'énerve. Ca ce n'est pas très chez moi parce que aussi je comprends que le processus créatif est difficile et le doute est toujours par là-bas.

Tout le monde a des contradictions, tout le monde a des choses névrotiques !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est une souffrance pour vous l'écriture ou... on n'a pas du tout l'impression quoi.

DOUGLAS KENNEDY : Non. Ce n'est pas une souffrance.

JÉRÔME COLIN : On a l'impression que c'est justement là que vous allez chercher du plaisir, là où d'autres trouvent la souffrance.

DOUGLAS KENNEDY : Ecoutez ... au milieu de l'écriture de tous mes romans, il y a toujours une crise de doutes au sujet de ce roman, si ça marche... J'accepte ça maintenant. C'est un aspect du processus. Toujours il y a des moments oh mon Dieu, je pense que ça c'est nul et puis peut-être je vais réécrire des choses, couper des choses et... je retrouve le chemin après un certain nombre de semaines et ça continue... Le doute, c'est son voisin si on écrit. En même temps, ce n'est pas une souffrance...non, en fait je pense typiquement quel privilège d'être romancier, vivre comme ça, être dans ce Taxi avec vous ... voilà ... Et voilà franchement d'éviter le bureau, d'éviter en fait des



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

bouchons tout le temps, des choses comme ça et ...d'éviter beaucoup d'aspects de la vie quotidienne même si beaucoup de mes romans sont une réflexion de la vie quotidienne ... Voilà. Donc une souffrance non. Le truc est aussi, je pense que l'écriture m'a beaucoup aidé ... j'ai trouvé un certain équilibre grâce à ça, c'est très important et aussi..... je peux poser beaucoup de questions au sujet de la vie. J'ai eu ça récemment de quelqu'un. J'ai commencé à écrire mes propres contradictions. Tout le monde a des contradictions, tout le monde a des choses névrotiques, tout le monde. Personne n'évite ça... Si quelque me dit « oh je suis un homme sans contradictions, sans des choses Névrotiques », je pense « oh mon Dieu c'est un scientologue ».

Le fait que j'étais exclu aux Etats-Unis... était vraiment une blessure !



JÉRÔME COLIN : Vous avez raison ! Est-ce que la souffrance alors dont on parle, est-ce qu'elle a été au début de votre carrière assez vite finalement, de ne plus être édité aux Etats-Unis, votre pays, et d'avoir un tel succès en Europe sans que vous ne représentiez rien chez vous dans la mère patrie quoi ?

DOUGLAS KENNEDY : Pour moi au début, c'était une vraie blessure c'est vrai. Pour moi, même si je commençais à connaître un succès immense en Europe, surtout dans le monde francophone et aussi l'Angleterre mais partout, tous les pays. Et tous les pays anglophones, le fait que j'étais exclu aux Etats-Unis, oui en fait j'étais gêné. Je suis fâché et c'était vraiment une blessure et, écoutez, en fait j'ai vécu avec ça et puis 2007 après la sortie de « La femme du 5ème » qui fut un grand succès ...

JÉRÔME COLIN : Un grand grand, grand succès.

DOUGLAS KENNEDY : Grand succès. Trend Magazine a écrit un papier sur moi : « L'écrivain américain le plus connu en dehors des Etats-Unis ».

JÉRÔME COLIN : Et là les éditeurs se sont dit...

DOUGLAS KENNEDY : Oooh oui, lui ! Et petit à petit, mais c'était deux ans après que quelqu'un a accepté, c'est mon éditrice maintenant qui a accepté « Quitter le monde », et puis 6, 8 mois après ça, elle a acheté tous mes romans et aussi elle a accepté « Cet instant-là » et maintenant, c'est un processus, c'est un grand projet, mais j'ai commencé



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

de trouver un public aux Etats-Unis. Ça va arriver... La Patience, la patience comme j'ai dit au début, ça c'est essentiel.

JÉRÔME COLIN : Donc là vous êtes presque un jeune écrivain...

DOUGLAS KENNEDY : Je suis un jeune homme même si j'ai 58 ans, je suis un jeune homme, mais j'espère avec une certaine maturité aussi. Mais ça c'est le truc, je dis toujours et pas seulement à des jeunes écrivains mais aussi à mes enfants, à mes copains quand ils sont au milieu d'une période de crise personnelle, ça c'est un aspect de la vie. Personne n'évite des choses difficiles, personne n'évite des tragédies et quand on lutte avec ça, franchement, ça va déterminer beaucoup. Je connais des types qui ont été détruits par 2, 3 petites choses, ou un divorce, une rupture, un moment de basculement total et puis d'autres qui ont vécu une vie comme le livre de Job ? Des choses horribles et ils ont survécu... Pourquoi ? Dans la vie tout est une interprétation. Et puis on a des choix derrière ça ... Tu vas prendre quoi maintenant ?

JÉRÔME COLIN : Rien. Ça vous regarde ? Tenez, c'est vrai que ce n'était pas discret.

DOUGLAS KENNEDY: Ok ... Ah voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?

« Ce que le public te reproche, cultive- le, c'est toi ».



DOUGLAS KENNEDY : « *La vie passe, rapide caravane, arrête ta monture et cherche à être heureux* ». Ça c'est Omar Kayyam

JÉRÔME COLIN : C'est beau ça hein.

DOUGLAS KENNEDY: C'est bon.

DOUGLAS KENNEDY : Voilà. « *Il faut remettre une fois par an son avenir en jeu* », Arthur Cravan . Qui était Arthur Cravan ?

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas.

DOUGLAS KENNEDY : Moi non plus.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Mais elle est très belle cette phrase : Il faut remettre une fois par an son avenir en jeu. C'est très beau quand même hein ?

DOUGLAS KENNEDY : C'est super, c'est super, mais je n'en ai aucune idée de l'existence de Arthur Cravan.

JÉRÔME COLIN : Moi non plus.

DOUGLAS KENNEDY : Vous avez quoi là-bas ?

JÉRÔME COLIN : Ça c'est très beau ...

DOUGLAS KENNEDY : Ca c'est très beau ?

JÉRÔME COLIN : Vous aimez Jean Cocteau ?

DOUGLAS KENNEDY : J'adore Cocteau.

JÉRÔME COLIN : Citation de Jean Cocteau.

DOUGLAS KENNEDY : « Les enfants terribles ». Magnifique. « *Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi* ». Ça c'est très très, très bon.

JÉRÔME COLIN : Mettez-la dans votre poche.

DOUGLAS KENNEDY : Ça, Je vais garder ça.

JÉRÔME COLIN : Vous allez où maintenant ?

DOUGLAS KENNEDY : Maintenant je vais revenir à Paris.

JÉRÔME COLIN : Et bien emmenez-la à Paris.

DOUGLAS KENNEDY : Et ce sera sur mon bureau parisien au dos d'une photo de Dostoïevski.

JÉRÔME COLIN : très bien. C'est beau ça non « Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi ».

DOUGLAS KENNEDY : Tout à fait.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que le public vous reproche vous, qu'est-ce que la critique vous reproche dans vos romans ?

DOUGLAS KENNEDY : Je vends beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Non mais à part ça... quelle est la critique la plus commune sur votre travail ?

DOUGLAS KENNEDY : Oh non, en fait c'est rare que je reçois des critiques malveillantes mais ça arrive de temps en temps.

JÉRÔME COLIN : Pas malveillantes, je ne parlais pas de critiques malveillantes, je parle de critique... Quelle est la critique que vous entendez ou que vous lisez le plus par rapport à votre travail, à vos bouquins ?

DOUGLAS KENNEDY : Peut-être ma femme et aussi j'ai un voisin dans le Maine qui était mon lecteur constant. Parce que quand je suis au milieu de l'écriture, c'est rare que je vais partager le manuscrit avec des autres. C'est très rares et surtout pas avec mes éditrices parce que si on lit 2 ou 3 chapitres, on va commencer d'écrire le roman dans la tête voilà et ça c'est dangereux. Mais pour moi, ok, quelque chose qui a été extraordinaire pour moi et le moment qui a justifié mon existence, c'était il y a deux ans à Angoulême en France et c'était une signature pour « Cet instant-là ». Une file énorme, 300 personnes. J'ai été abordé par une femme, la quarantaine, qui a commencé de pleurer... je dis Madame ?, elle me dit Monsieur Kennedy j'ai lu votre roman « Quitter le monde » - le sujet c'est une femme qui perd sa fille et beaucoup de choses, ça c'est au milieu mais dans mon livre, il y a beaucoup d'autres choses - et c'était juste après que j'aie perdu ma fille unique, j'ai essayé d'avoir un enfant jusque 40 ans, je suis tombée enceinte, j'ai 40 ans et c'était pour moi en fait le plus beau cadeau de ma vie et puis ma fille a développé un cancer du cerveau et elle est morte, 6 ans, et grâce à ce roman, franchement je peux faire face à beaucoup de choses. Et ça m'a beaucoup touché, ça c'était un des grands moments de ma vie. On n'écrit jamais avec cette idée mais le truc pour moi-même si quelqu'un va m'aborder ... par exemple « La femme du Vème », je connais beaucoup de - même si le roman est un grand succès – beaucoup d'acteurs, d'actrices m'ont dit : mais c'est trop bizarre ce roman. Est-ce que la femme est réelle ou un fantôme ? Et il n'y a pas une fin du roman, c'est très ouvert et aussi complètement glauque ... avec des ombres ... est-ce qu'elle est réelle ? Et j'ai répondu : selon Harry, mon narrateur elle est réelle mais en réalité je n'en ai aucune idée ... Et j'ai créé cette femme. Ça c'est un truc, et peut-être un dernier mot au sujet, franchement, des narrations et toutes les histoires, j'ai dit ça à mon avocate il y a 5 ans au milieu du divorce : il y avait un mariage et maintenant il y a deux versions compétitives, qui a raison ici ? Moi-même naturellement, mais la vérité ? Personne. C'est simplement deux histoires. Ça c'est aussi, pour moi ça a été une grande libération de comprendre ça : la vérité dans toutes les situations humaines, il y a 2, 3 versions compétitives. Il n'y a pas de vérité. Il y a seulement des histoires.

JÉRÔME COLIN : Je pense que c'est un excellent mot de la fin. Je vous remercie, vraiment.

DOUGLAS KENNEDY : C'était super.

JÉRÔME COLIN : D'être venu. Ça m'a fait un grand plaisir que vous soyez là.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux

DOUGLAS KENNEDY : C'est un grand plaisir et très intéressant pour moi.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Et bien écoutez, tant mieux ! Ça a été un immense plaisir de vous avoir ici. Je vous donne ceci, ne me demandez pas ce que c'est, mettez-le dans votre sac... C'est rien, mettez-le dans votre sac.

DOUGLAS KENNEDY : Donne-moi ta carte de visite, on va prendre un verre.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ce serait bien.

DOUGLAS KENNEDY : Avec plaisir.

JÉRÔME COLIN : J'adorerais. Beaucoup.

DOUGLAS KENNEDY : Je suis un habitué de Bruxelles. J'adore la ville. Mais ça c'était un rendez-vous très intéressant.

JÉRÔME COLIN : Pour moi aussi.

DOUGLAS KENNEDY : Et maintenant je suis complètement crevé. Mais d'une manière très positive, ça c'était super. Merci.

JÉRÔME COLIN : Le bonheur quand même.

DOUGLAS KENNEDY : Le bonheur !

JÉRÔME COLIN : Je vous remercie vraiment.

DOUGLAS KENNEDY : A la prochaine.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Douglas Kennedy sur la Deux